

Résumé

La présente étude examine la logique du temps archéologique dans le contexte de son développement méthodo(log)ique sur le fond de l'esprit du temps des décennies autour de 1800. Le point de départ est la question de la nature de l'archéologie. L'objectif est d'explorer par extraits certaines conditions de possibilité et leurs moyens de mise en œuvre.

Les approches qui définissent mes recherches à propos du temps et de l'archéologie sont développés dans le premier chapitre: pour toute enquête, les décennies autour de 1800 jouent un rôle primordial par une nouvelle dimension de matérialité et une nouvelle mobilité. Ces deux courants, l'expansion de la matérialité (le «multi-objet» conceptualisé comme *Materiales Mehr*) et de la mobilité, créent, en changeant les structures temporeles et temporelles, une nouvelle version et vision du monde. Les deux moteurs de nouvelle présence et d'impulsions constitutives sont les dominateurs et en même temps les créateurs de l'esprit du temps («Zeitgeist»); ils créent «le configuratif du *Dasein*» (*Daseinsgestalter*) de cette période et de la conception du temps. Ces constellations-là permettent de comprendre les relations entre temps et archéologie qui résultent de la question de savoir comment le temps «arrive» dans l'archéologie. La manière dont l'archéologie est liée au temps suggère aussi la question de comment le temps «arrive» dans le sol. Avec ces deux questions je souhaite explorer la nature de l'archéologie qui a émergé vers 1800 avec ses structures stables de connaissances, lesquelles forment notre savoir sur le monde ancien à travers l'archéologie encore aujourd'hui.

Aux alentours de 1800 les supports d'information sont produits d'une manière nouvelle : en tant que produit de masse, ils accélèrent le mouvement du monde anthropocentrique. De ce mouvement émerge une diffusion exceptionnellement rapide des connaissances et des choses réciproquement. L'interaction entre mobilité et matérialité fait émerger d'autant plus d'objets de l'antiquité. L'accélération des transports, l'expansion du service des médias et, en fait, du monde physique – par exemple les routes terrestres et maritimes, l'urbanisme,

l'extraction des matières premières etc. – mènent donc à des objets anciens grâce à l'industrialisation du sol. La mobilité ne nous ouvre pas seulement un éventail de connaissances sur le monde lointain, mais aussi du monde sous nos pieds.

Selon une thèse, aussi la nouvelle dimension d'objets anciens rend le sol lieu historique. C'est pourquoi je me sers de la catégorie de «multi-objet» (*Materiales Mehr*) pour expliquer la temporalisation des décennies aux alentours de 1800 qui change la vision du monde dans tous les domaines – et bien sûr aussi des sciences. Une illustration de ces changements est celle de l'évolution actuelle de la vision du monde à travers l'internet. De la même manière qu'en «1800», une nouvelle temporalisation frappante de l'image du monde a lieu en «2000». Ce vis-à-vis est mise en évidence en particulier par la caractéristique la plus marquante du changement de la vision du monde vers 1800: la domination de la croyance devient pensée rationnelle. Le temps profond académique et le temps biblique de la Genèse se manifestent dans le «multi-objet».

Et ces deux notions de temps sont temporalisés par des objets comme les deux chapitres suivants le font ressortir.

Les arguments s'expriment – donc par eux-mêmes – entre ces deux chapitres: ce sont des témoins archéologiques, qui répandent une image de l'esprit du temps archéologique, et, qui peuvent se présenter par eux-mêmes (sans commentaires supplémentaires) et en même temps complètent mon analyse.

Ces changements décrits caractérisent aussi l'émergence du Nouveau en archéologie. C'est cela qui est examiné dans le deuxième chapitre:

Du point de vue archéologique, la temporalisation autour de 1800 s'impose selon la théorie des trois Âges de C. J. Thomsen. Dans ce système le «multi objet» permet une approche d'un temps profond du passé humain et rend donc applicable pour la première fois un concept de temps profond de manière généralisée dans les recherches archéologiques.

Dans l'esprit du temps industrialisant de ce «second Âge du fer», le métal et la pierre sont nouvellement temporalisés en constituant un temps archéologique par des combinaisons de matériaux et de finitions des surfaces des choses. Ceci a contribué à la théorie des trois Âges des structures stables qui façonnent l'archéologie encore aujourd'hui.

La constitution du temps archéologique dans le concept du temps de Thomsen est étudiée par une analyse des arguments de sa publication de «l'Âge de pierre, l'Âge du bronze, l'Âge du fer».

L'analyse démontre que Thomsen cartographie initialement l'espace de représentations de l'histoire la plus ancienne et, ce faisant, il étend l'horizon temporel de l'argumentation pour le système qui suit. L'histoire à travers les choses signifie l'histoire humaine la plus éloignée. Cette histoire n'est pas saisissable par les sources écrites, car les choses sont plus anciennes que l'écriture. Ce

n'est pas une nouveauté en 1800, mais Thomsen creuse plus profond. Il veut savoir à quel espace de temps les vestiges les plus anciens de l'humanité appartiennent et trouve une réponse nouvelle : En revanche, sa réponse est nouvelle : en accord avec le titre de son bref essai «*Aperçu concis des monuments et des antiquités du passé*» Thomsen représente le développement du système temporel par des "monuments" et par des "antiquités".

Dans ces deux sources archéologiques, Thomsen reconnaît à chacune une structure temporelle différente. Alors que les "monuments" (les tombes mégalithiques) spécifient un large espace de temps, les "antiquités" (les objets trouvés principalement) précisent cette mise en temps. Ils créent l'Âge du temps.

La différence temporelle, entre ces sources archéologiques méthodologiquement distinctes selon Thomsen, réside dans le fait que le temps n'est pas représenté par la structure extérieure des tombes. En revanche, le temps peut être spécifié par la structure interne : par (la mise en place) des objets.

Selon mon analyse de cette question ainsi que d'autres explications du temps chez Thomsen, la logique archéologique à travers les vieilles choses établie par le système des trois Âges, est par sa structure «un temps en deux» (eine Zeit in Zwei). C'est l'objet archéologique lui-même : les monuments (les tombes de Thomsen) sont liés à d'anciens lieux («in situ») ; les choses anciennes (souvent des pièces éparses de musée) ne le sont pas («in motu»). Elles sont toujours mûes (en général) et transportées (en concret) dans un contexte archéologique. Dans les deux structures réside, par conséquent et selon ma thèse, une temporalité différente. En accord avec la vision du monde changeante et en allongeant ce moment de l'accélération générale archéologiquement vers l'avenir, Thomsen fait converger ces structures. Les espaces de temps – cela veut dire les *lieux de temps* – sont visibles en particulier à travers des anciens monuments dans leur topographie antique. Les Âges (*Zeitalter*) ou l'Âge du temps (*das Alter der Zeit*) sont visibles en particulier dans les choses anciennes, principalement dans une institution moderne.

Avec les enquêtes décrites dans le premier et le deuxième chapitre, je montre *que* le temps archéologique a été «méthodologisé» dans un «temps d'objet» et *comment* cela s'est fait. Il s'agit d'un moment incorporé dans les choses, un temps qui se trouve principalement dans des objets archéologiques *singuliers*, capables de déterminer «l'Âge du temps» au début d'une histoire à travers des objets.

La vision du monde autour de 1800, caractérisée par la transformation d'un temps universel de création biblique en un mode de temps d'explorations rationnelles, forme de nouvelles relations temporelles et temporelles, qui – comme dans tous les autres domaines aussi – se manifestent comme monde en images. Dans le système ternaire il y a également des images. Ainsi, selon une thèse,

le temps archéologique en image est toujours à comprendre comme une image de la vision du monde et est présent sous forme archéologique dans la théorie des trois Âges. Cette imagerie de la vision du monde, selon une autre thèse, peut être une approche pour une épistémologie visuelle de l'archéologie. C'est dans ce sens que le troisième chapitre développe, dans le contexte de la théorie de Thomsen, quelques approches pour une phénoménologie visuelle de l'archéologie.

Avec les signes distinctifs des décennies autour de 1800 et les résultats mentionnés jusque ici concernant le temps archéologique, le point de départ phénoménologique est que l'archéologie est rendue perceptible de manière optique et haptique. Car l'archéologie travaille avec ce temps sensuellement perceptible qui la rend somme toute possible. Cela est également visualisé dans les images. Celles-ci ouvrent un espace de réflexion sur les processus de recherches archéologiques qui ont été temporalisés dans les structures temporelles stables – durant le changement de la vision du monde autour de 1800.

Partant de l'observation que dans le concept d' «Âge de pierre, Âge du bronze, Âge du fer» le temps archéologique est devenu image archéologique par des objets singuliers, les formes de la recherche archéologique sont maintenant au premier plan. Puisque les images archéologiques induisent la recherche et remplacent par là aussi des lieux et des objets anciens, je pose la question de savoir de ce que c'est, ce qui a été rendu visible ou de ce qui a été rendu invisible par l'observation de Thomsen.

Pour mettre en lumière ce fait, une philosophie des conditions favorables à l'archéologie tente de comprendre cela dans un premier temps à travers le voir, par exemple lors des fouilles. La fouille est l'un des domaines les plus importants et surtout le plus clair du point de vue de l'imagination. Elle me permet de montrer comment le voir comme condition fondamentale du travail archéologique se transforme dans le processus de la recherche du voir vers l'invisible et réciproquement du non-voir vers le visible. Avec ces éléments constitutifs de la genèse de la connaissance archéologique, à savoir les «archéologèmes» *susceptible d'être vu* (sehbar) et *visible* (sichtbar), je montre la façon comment le temps archéologique apparaît.

Cela montre clairement comment d'aller au-delà de l'horizon de la vue (*Anschauungsverlust*) spécifie des théories sur la base du remplacement des objets archéologiques par l'image et, en ce faisant, les fait émerger. La nature de l'archéologie, selon ma thèse, devrait être particulièrement clair dans le processus de «l'invisibilisation du susceptible d'être vu» (*Unsichtbarmachung des Sehbaren*). De cette façon, des visibilités archéologiques sont produites.

Une fois transportés à l'image, les points de vue archéologiques deviennent très clairs. Car de tout ce qui existe dans la dimension visuelle, à l'œil nu, et qui est principalement disponible en tant qu'objet pour des archéologues, seul un très

faible pourcentage (essentiellement figuratif) est retenu, ce qui est importante dans la recherche – le reste est rendu à l'invisible.

Les images archéologiques, tels que les images d'objets de Thomsen ou les images de fouilles exposent donc la manière dont la mobilité et la connaissance se conditionnent réciproquement dans le processus de recherche archéologique.

La nature de la recherche archéologique – spécifiée dans deux chapitre-essais – repose en grande partie sur le mouvement. Ce n'est pas que par le mouvement des choses, en raison de la circulation des personnes, ou plus précisément des archéologues, que les spécificités archéologiques émergent. À propos de l'archéologème «in motu», j'explore *le faire* de l'histoire à travers les témoins matériels dans la genèse des connaissances archéologiques. Par ce fait, et expliqué par l'exemple archéologique, les processus de recherche historique deviennent compréhensibles. Autant que des «véhicules de la connaissance» (Erkenntnis-vehikel) les objets archéologiques montrent *que* et *comment* la mobilité conditionne l'archéologie. Pour cette raison, dans la constitution du temps archéologique, riche en conséquences, il n'existe pas de temps dans le sol.

Certains de ces «véhicules de la connaissance» spécifiques sont décrits dans leur émergence, par les formes de mobilité mentionnées plus haut. Concernant les mécanismes fondamentaux de la recherche archéologique aussi bien que leurs conditions de leur possibilité, le chapitre-essai du même nom est consacré à la relation archéologique spécifique entre la mobilité et la connaissance (Mobilität und Erkenntnis).

En particulier dans le maniement des objets archéologiques, des structures globales sont mises en évidence, des systèmes d'organisations, des techniques, des théories etc. qui – indépendamment du «material turn» – mettent en lumière certains mécanismes du langage des choses en tant que sujet et objet de connaissance ainsi que tous les phénomènes culturels.

Une telle épistémologie phénoménologique a donc besoin de nouveaux termes. Le deuxième chapitre-essai tente cela avec des termes comme «archéologème» (Archäologem) et «archéologificité» (Archäologikum). L'objectif de ces deux concepts mis en discussion est de saisir les mécanismes de base de la recherche archéologique et de les rendre utilisables en même temps dans le débat général sur l'archéologie.

Cette mise en discussion conclut mon étude, qui montre dans son bilan: le temps archéologique est principalement «un temps d'objet» dont la structure temporelle présuppose une conception linéaire du temps. Celle-ci est rendue possible lors des décennies autour de 1800 et débouche finalement dans l'exploration de(s) surface(s) des choses avec lesquelles nous, les hommes, sommes

toujours dans «*un temps*» (in einer Zeit sein): le temps humain – à la différence des activités des «animots» (Derrida) – nous reconnaissons *toujours* les hommes à ses objets «*anthropotechniques*».

La ressemblance ou la dissemblance des «artefacts» humains sera donc comprise comme modification – et la modification sera pensée en forme de processus linéaire. Ce sont les conditions pour cette pensée qui sont la question déterminante: deux structures temporelles desquelles Thomsen a fait un principe méthodologique: Les espaces de temps de lieux anciens («in situ») permettent l'Âge (das Alter der Zeit) *par* des objets anciens («in motu»). Un système qui étendait l'horizon temporel du passé comme une histoire à travers une nouvelle temporalité d'argument référencié par l'objet, et qui, à travers cette *archéologique*, a temporalisé l'archéologie dans sa nature. C'est une théorie qui a «donné» le temps aux objets et qui a rendu imaginable quelque chose de très abstraits comme «des siècles ou des millénaires avant notre ère.».

La conception de l'ordre du temps par les processus de recherches archéologiques : Voir Bild 25, page 210 dans le résumé allemand.